

DES VOIX PARMIS LES OMBRES

KAREL SCHOEMAN

DES VOIX
PARMI LES OMBRES

roman

Traduit de l'afrikaans par
PIERRE-MARIE FINKELSTEIN

PHÉBUS

La traduction de ce roman est dédiée à la mémoire de Mary Kling.

Titre original :
Vèrliesfontein

© Karel Schoeman, 1998.

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-7529-0523-9

*Ces voix qui affluent maintenant.
Comme si quelqu'un avait ouvert l'écluse
qui les maintenait enfermées.*

CHRISTA WOLF, *Trame d'enfance*.

FOURIESFONTEIN

Le passé est un autre pays : quelle est la route qui y mène ?

Comment doit-on commencer ? En théorie, les possibilités sont infinies, et l'imagination hésite, submergée par l'abondance qui s'offre à elle. Peut-être est-il préférable de reformuler la question de manière plus concrète, plus spécifique, et de demander *par où* l'on doit commencer. Par la révélation, la libération, l'occupation ? Par l'incursion des commandos de l'État libre d'Orange dans la colonie du Cap, la proclamation de la loi martiale, le début de la guerre ? Dans quelle mesure doit-on prendre du recul et quel est le champ de vision nécessaire pour embrasser convenablement du regard le terrain et en comprendre la topographie ? Remonter à la création de la ville occupée, voire plus loin encore, à l'arrivée de ceux pour qui elle a été fondée, les *trekboere*, cette poignée de paysans nomades qui se sont établis près de cette étrange source avec leurs troupeaux de moutons et ont fini par atteindre une certaine prospérité, le meilleur exemple dans la région étant les Fourie¹ de Verliesfontein ?

1. Fourie : variante orthographique de Fourier ou Fourrier, nom de famille d'origine française présent en Afrique du Sud depuis l'arrivée dans ce pays de réfugiés huguenots en 1688.

Verliesfontein. La tradition locale attribue le nom de cette source à une perte massive de moutons due soit à une maladie, soit à la sécheresse, soit encore à une incursion réussie des Bochimans qui se cachaient dans les crêtes pierreuses de la région, bien qu'une autre théorie, plus réfléchie et mieux argumentée, étayée par des recherches dans les archives et les rapports rédigés à l'époque par les *veldkornette*¹, renvoie à une défaite subie par les paysans nomades lorsqu'ils ont voulu disputer la possession de la source en question aux Bochimans et qu'ils ont dû, temporairement, battre en retraite face à la résistance acharnée et aux volées de flèches empoisonnées déclenchées par leur arrivée. Faut-il dès lors remonter encore plus loin avant de pouvoir commencer, de pouvoir comprendre, vers ces siècles sans écriture que l'on ne peut reconstruire, et seulement de manière parcellaire, que grâce à des restes de hasard – pointes de flèches, portes, gravures rupestres sous des parois rocheuses en surplomb et ossements d'animaux conservés dans les tas d'ordures des grottes? Quoi qu'il en soit, ils ont reconquis la source et s'en sont provisoirement assuré la possession : les paysans, avec leurs chevaux et leurs fusils, ont triomphé pour un temps, les chasseurs, peintres et guerriers ont été repoussés, poursuivis jusque dans les montagnes et les ravins et massacrés, les femmes et les enfants survivants ont été répartis parmi les membres des commandos comme domestiques. Les Fourie de Verliesfontein, eux aussi, ont reçu leur juste part.

L'on pourrait bien évidemment demander s'il est bien nécessaire de remonter aussi loin, et dans l'affirmative, s'il est utile de dévoiler toutes ces choses. N'en a-t-on pas déjà assez révélé, voire trop, avec le danger de retarder inutilement le début de la véritable histoire? À un autre niveau cependant, l'on pourrait tout aussi bien faire valoir que l'on

1. Au singulier *veldkornet*, fonctionnaire doté de pouvoirs administratifs, judiciaires et militaires.

en a dit trop peu jusqu'ici, que l'on a refoulé, tu ou nié ce qui est arrivé, au point de rendre pratiquement impossible toute tentative d'appréhender ou de comprendre le passé. C'est peut-être dans cette semi-pénombre où le passé non décrit commence vaguement à prendre forme grâce à ces pointes de flèches, à ces portes et aux quelques hiéroglyphes indéchiffrables tracés par les *veldkornette* que se trouve le point de départ le plus approprié pour rapporter un récit qui n'a à proprement parler ni commencement, ni fin prévisible : l'histoire des Fourie de Verliesfontein, veillant jalousement sur leur ferme, leurs parcs à moutons, leurs troupeaux, leurs valets de ferme métis et leurs petits bergers bochimans.

L'on trouve, parmi les *veldkornette* de cette région, parmi les anciens et les diacres des lointaines paroisses de Stellenbosch et, plus tard, de Worcester, les noms des générations successives de Fourie depuis la fin du XVIII^e siècle ; vers le milieu du XIX^e siècle, une fois que la communauté paysanne fut devenue assez nombreuse et assez stable pour que l'on commence à se préoccuper de manière plus précise de ses besoins spirituels, c'est à Verliesfontein que des prédicateurs itinérants célébrèrent les premiers cultes. À cette époque, c'est Braam Fourie, de Verliesfontein, qui exerçait à la fois les fonctions d'ancien et de juge de paix, et à sa mort, c'est tout naturellement son fils aîné Herklaas qui hérita de ses attributions, de ses biens, de sa réputation et de ses ambitions. En 1883, lorsque l'on décida de fonder une paroisse et de construire un temple, Herklaas Fourie avait suffisamment d'influence pour obtenir que cela se fasse sur ses terres, et il était suffisamment fortuné pour prendre à sa charge l'érection du modeste bâtiment au toit de chaume. Il eût été difficile, dans ces conditions, de donner un autre nom que le sien au village que l'on aménagea tout autour du temple, aussi l'appela-t-on Fouriesfontein, la Source-de-Fourie ; il fit construire la plus grande et la plus belle maison du lieu, prit sa retraite et vécut de ses rentes ; ses

filles firent toutes de bons mariages et ses deux fils avaient chacun leur ferme : Abraham Fourie à Vaaldam, près du nouveau village, et Jacob à Reigersfontein, la Source-du-Héron, à quinze ou vingt kilomètres de là, laquelle comptait à cette époque parmi les plus belles exploitations du district.

Là où autrefois paissaient des moutons, surgit en moins de vingt ans une ville avec son magistrat, son bureau des postes et télégraphes, sa banque, son hôtel, ses deux temples et son école, reliée par la malle-poste à la ligne de chemin de fer, à dix-huit heures de là. Les vieux continuèrent toutefois à parler de Verliesfontein, la Source-de-la-Perte.

La ville fut immortalisée au début des années quatre-vingt-dix par un photographe de passage, avec ses jardins et ses jeunes vergers autour du temple au toit de chaume ; l'une de ces photographies, prise peu avant la guerre, montre des voitures à cheval alignées sur la place du marché devant un temple flambant neuf peint en blanc : c'est Herklaas Fourie qui fit don à la paroisse de l'orgue et de la grille métallique du mur d'enceinte. C'est grâce à la présence de ce remarquable bâtiment conçu en style néogothique par un célèbre architecte du Cap, et surtout à sa tour triomphale que l'on voyait de loin, qu'il est possible de dater les plus anciennes photographies de Fouriesfontein. De même, une série de cartes postales, publiée à l'initiative de l'un des commerçants les plus entreprenants du début du siècle, représente les principaux monuments : le bureau du magistrat, la *Dutch Church*, l'*English Church*¹, l'hôtel, la prison et l'école. Pour autant que l'on sache, il n'existe

1. Les cartes postales de l'époque étaient souvent légendées en anglais, parfois aussi en néerlandais. L'emploi de l'afrikaans ne se généralisera qu'au début du XX^e siècle, après son adoption comme langue officielle en 1925.

aucune photo illustrant l'intérieur du bureau du magistrat, des magasins ou des maisons d'habitation.

La population, au tournant du siècle, comptait neuf cent soixante-dix-huit personnes – soit, selon la terminologie en vigueur à l'époque, quatre cent quatre-vingt-trois Blancs, trois cent vingt et un Hottentots, quatre-vingt-sept Cafres et Béchuanas et quatre-vingt-sept «sang-mêlé et autres». D'après les listes, environ deux tiers des Blancs devaient être d'expression néerlandaise, bien que la plupart des fonctionnaires et des membres des professions libérales – le magistrat, le directeur de l'école et celui de la banque, le receveur des postes et le médecin de district – fussent anglais, et qu'il y eût aussi trois commerçants juifs avec leurs familles. Là aussi, les photographies peuvent aider à se faire une idée approximative : portraits représentant des gens à l'air emprunté, vêtus de manière voyante, méfiants, timides ou mal à l'aise dans un studio de photographe, des femmes en chapeau, des enfants en costume marin chaussés de bottines à boutons, un homme en uniforme de policier, d'autres à bicyclette ou en tenue de tennis, ou encore un jeune homme à califourchon sur une chaise, fixant la caméra. Certains de ces portraits ont pu être identifiés, d'autres portent des noms qui ne signifient plus rien, mais la plupart de ceux qui ont été ainsi immortalisés n'ont ni nom, ni histoire, ils sont tombés dans l'oubli, comme s'ils n'avaient jamais existé : «J'ai vécu», murmurent-ils dans le silence ; mais qui les entend ? Ailleurs peut-être, au musée ou dans la salle du consistoire, dans des tiroirs, dans des greniers, se trouvent d'autres photos qui représentent Fouriesfontein ou qui pourraient passer pour telles, d'autres fragments avec lesquels on pourrait, en hésitant et à tâtons, reconstituer une sorte de puzzle du passé ; mais là où des pièces manquent, on est bien obligé, faute de disposer des informations qu'ils pourraient peut-être fournir, de se débrouiller avec les déductions que l'on peut faire à partir de leurs contours.

Un texte biblique, un bulletin scolaire, un certificat ; un passeport ou un laissez-passer datant de la guerre, rédigé en anglais : « *Le porteur du présent laissez-passer...* ». Les voix murmurent, bruissent et meurent dans le silence environnant, à peine perceptibles ; l'on tâtonne dans le noir et l'on ferme enfin les yeux pour, en désespoir de cause, oser le saut dans l'obscurité. Des planchers qui craquent, un tiroir que l'on referme, un cadre de lit en laiton qui cliquette et qui grince. Une table de cuisine autour de laquelle des enfants dînent d'une tranche de pain beurrée à la lueur d'une chandelle de suif, trois garçons, deux Blancs et un métis, attablés devant la bougie. Quoi d'autre ? Des chaises, dont l'assise est recouverte de lanières de cuir tressé, un banc, un coffre à farine ? Impossible, à la lueur de la flamme vacillante, de distinguer les détails. Quelques images punaisées au mur, découpées dans une revue illustrée quelconque, la reine d'Angleterre, l'ancienne, une dame souriante sur une publicité, des enfants sous les ailes de leur ange gardien ? Qui sait ? On ferme les yeux, on saute et on ne retouche plus terre, on flotte dans le noir. Un fouet qui claque – qui sait encore, de nos jours, le bruit que fait un fouet ? L'épaisse fumée de la lampe à paraffine, dont on doit se dépêcher de baisser la flamme, et la cheminée enfumée que l'on nettoie le matin, en même temps que l'on remplit les lampes. La chandelle, qu'un courant d'air dans le couloir éteint sans crier gare. L'odeur du café que l'on brûle ou du pain dans le four, des coings que l'on fait cuire à l'étouffée, le parfum des roses dans la nuit et de la terre détremmée après la pluie, l'odeur des corps non lavés, l'odeur de la sueur, la puanteur des enclos, des étables et des cabinets dans la chaleur, le fossé, de l'autre côté des eucalyptus, où les métis allaient faire leurs besoins. Les yeux fermés, on saute, flottant en vol libre dans les ténèbres du passé, sans savoir ce que l'on découvrira.

Inévitablement, après tant d'années, certaines pièces du puzzle manquent, et on ne les retrouvera pas, mais cela

suffit pour avoir une image d'ensemble. Voilà donc la petite ville autour du temple flambant neuf, avec ses murs de brique et ses murs blanchis à la chaux, ses toits de tôle et ses vérandas, ses rues poussiéreuses et sa place du marché déserte, ses vergers et ses eucalyptus, d'un côté la ville métisse, un peu plus haut le cimetière et le lac artificiel avec ses figuiers que l'on devine à peine en lisière du panorama et qui indiquent l'emplacement de la source originelle, les étendues immenses du veld qui semblent attendre.

C'est, sans aucun doute, le point de départ rêvé pour une histoire qui parle de la guerre, l'un des endroits où un photographe de passage, au tournant du siècle, a installé son trépied (tandis qu'un acolyte suivait avec le reste du matériel). Pourtant, cent ans plus tard, une supposition de cette nature est loin d'aller de soi, car dans l'intervalle, d'autres possibilités sont apparues. Il existe d'autres lieux où se poster si l'on veut avoir la vue d'ensemble nécessaire pour ce récit : la perspective varie, le centre de l'image se déplace et les repères changent de position, de sorte que les rapports des uns avec les autres connaissent, eux aussi, de subtiles modifications. À quelque distance de là, sur le versant de la crête, le mur d'enceinte du cimetière peint en blanc demeure le point d'ancrage, mais au loin le village n'est plus qu'une rangée d'arbres, et le clocher de l'église est invisible ; n'était le mur d'enceinte, l'on ne saurait sans doute même pas qu'il s'agit de Fouriesfontein. C'est ainsi que l'on distingue le village depuis le quartier métis, entre la lumière des flammes et les colonnes de fumée, les voix des femmes et celles des enfants, les aboiements des chiens. Un cercueil inachevé posé sur des tréteaux dans l'atelier d'un menuisier. Un baquet accroché au mur par un clou, à côté de la porte. Une planche à lessiver. Des outils de charpentier.

La fumée flotte paresseusement et, dans le soir tombant, seuls sont encore visibles les petits feux épars de branches d'aubépine et de résineux, de sorte que, bras tendus, l'on

cherche son chemin à tâtons, sans savoir où l'on va ni combien de temps cela durera. Faut-il remonter à ces pointes de flèches, à ces perles, aux os de springbok, de steenbok et d'éland, à la paroi rocheuse ornée de dessins peints en ocre, couleur rouille ou en blanc? La fumée flotte tristement tandis que la poussière, les branchages, les feuilles mortes et la cendre virevoltent dans le ciel et troublent l'horizon. Poussière, branchages et cendre, une poignée de gravier, une poignée d'os ou de perles, voilà tout ce qui reste pour servir à la reconstruction de ce passé; l'imagination, ici plus qu'ailleurs, doit entrer en jeu. Les cris des chasseurs entre les crêtes pierreuses, la musique et les chants à la lueur des flammes ou au clair de lune, les coups de feu qui résonnent dans les ravins, une femme qui dissimule un enfant en pleurs sous une couverture tachée de sang, des femmes et des enfants qui s'enfuient en courant devant les chariots (*au citoyen Kowis Fourie, 2 femmes et 3 petis Bossimans*). Ces mots rendent-ils compte, fût-ce de manière approximative, de ce qu'il s'est passé? Dépassent-ils la vérité, ou échouent-ils dans leur tentative de décrire une réalité inexprimée, car inexprimable? La fumée vole, tourbillonne, déforme l'horizon, et l'on ne devine plus dans le demi-jour que les contours. Vêtus de peaux de bêtes usées et de vieilles couvertures, des gens s'accroupissent autour d'un feu de branches d'aubépine, se tapissent derrière un tas de branchages pour s'abriter du vent, impossible, à cette distance, de distinguer les traits de leurs visages. Un enfant qui garde les moutons. Un homme qui dresse des bœufs, un autre qui tricote; un garçon qui apprend à ferrer un cheval ou à scier des planches. Un homme portant une vieille veste toute déchirée et des chaussures de peau fabriquées à la main. Des femmes aux fichus noués bas sur leurs yeux; une jeune femme coiffée d'un bonnet plissé à volants. Les flammes de la bougie, du feu, qui éclairent un instant leurs visages, les voix avinées qui hurlent dans la nuit et le son monocorde d'une guitare

bricolée à partir d'une calebasse, au manche taillé dans une branche, les sanglots d'un accordéon à clavier, le raclement monotone d'un violon. La bougie fumeuse dont la flamme, en sautant, éclaire brièvement les visages des gens venus assister au culte, le rythme haché d'un cantique en néerlandais qui retentit dans la nuit et se mêle aux aboiements et aux gémissements des chiens errants. Est-ce exact? Ici, les chances de retrouver des vestiges, des traces ou des témoignages en tâtonnant dans l'obscurité, aveuglé par la fumée, tentant de reconnaître les traits des visages à la lueur incertaine de la bougie, sont encore plus faibles qu'ailleurs. Mais qui sait encore ce que cela veut dire de s'éclairer à la bougie?

Écarquiller les yeux à la lueur du feu, de la bougie, dans la pénombre, dans la lumière blafarde des étoiles, car c'est tout ce dont on dispose. Le cercueil inachevé sur des tréteaux dans l'atelier d'un menuisier; les outils d'un charpentier. Le petit ruban, la rosette d'une Ligue de tempérance, l'écharpe élimée et décolorée de quelque dignitaire. La liste des bienfaiteurs de telle association d'entraide, la liste des membres d'un groupe d'étude biblique, la liste de présence des élèves de l'école du dimanche, un cahier de classe, *Institutrice : Mademoiselle M. M. Colefax*. Combien de temps doit-on chercher, jusqu'où faut-il creuser dans la terre meuble, parmi les pierres et les graviers? Ici, plus la moindre pièce de puzzle, la moindre trace : tout au plus peut-on espérer dénicher par hasard quelques fragments épars, des éclats de poteries ou de porcelaine, de petits morceaux de verre coloré. À quelle profondeur faut-il creuser, fouir, pour trouver quelque chose, pendant combien de temps faut-il passer le sable au tamis avant de découvrir, dans la pierraille, dans les débris de roche et de tourbe, une écharde, un bout de tendon qui ne s'est pas décomposé, un petit morceau d'os taillé encore identifiable, quelques débris qui permettraient (mais qui songerait encore à assembler un puzzle?) de reconstituer l'enterrement qui, un

jour, a eu lieu ici, le corps, le linceul, le cercueil couvert d'un tissu, le cantique autour de la tombe, les paroles du pasteur, les sanglots des femmes et des enfants, toute cette vie d'homme dont il ne reste plus qu'un nom, un ruban de couleur, un fragment d'os et un éclat de bois ?

Où doit-on se placer pour avoir la profondeur de champ nécessaire pour commencer ? Près du cimetière peut-être, devant le versant de la crête au-dessus du village ; sur le mur blanchi à la chaux peut-être. Derrière toi, à l'intérieur de l'enceinte, les urnes, les piliers et les anges, à tes pieds les tas de terre et de pierres des tombes des métis, l'étendue sableuse du veld et la végétation qui attend de pouvoir tout recouvrir. Devant toi, non loin de ton poste d'observation, les huttes de la ville métisse tapies en contrebas dans la grisaille du veld, c'est à peine si l'on distingue les branches, les roseaux, la toile de jute et l'argile qui ont servi à les construire, l'allée bordée d'eucalyptus, la prison et ses hauts murs aveugles, les arbres et les toits argentés du village tout autour du clocher de l'église. Est-ce mieux ? Si tu reculais de quelques pas, les petites maisons grises de la ville noire disparaîtraient du paysage et s'éloigneraient encore un peu plus, le mur blanc du cimetière ne serait plus visible et le clocher de l'église lui-même s'évanouirait, Fouriesfontein ne serait plus qu'un alignement d'arbres sombres sur l'horizon brumeux et flou enveloppant la route qui mène de Kromburg à Donkerpoort.

Jusqu'où est-il nécessaire d'aller ? Jusqu'où peut-on s'approcher ? À ce genre de question, pas de réponse toute faite, seule l'expérience permettra d'élaborer quelque chose qui, faute de mieux, servira de réponse. L'oreille collée au sol, tu tenteras de percevoir les bruits des pas des chevaux dans le lointain, l'oreille collée à la porte, tu tenteras de suivre la conversation dans la pièce voisine. Jusqu'où pourras-tu t'approcher ? Penche-toi sur les traces des chevaux, dans la poussière, sur les copeaux de bois, sous l'établi, déplie les papiers jaunis et déchiffre les mots à l'encre délavée. Un

abîme te sépare de cette réalité lointaine, mais les abîmes peuvent être franchis une fois que l'on a trouvé la route; une paroi de verre te sépare inexorablement du monde qui s'étend devant tes yeux, mais sous tes doigts qui tâtonnent, elle peut soudain se fissurer, telle une couche de glace, et voler en éclats. Étonné, tu t'aperçois non sans un certain effroi que les lézardes, formant une toile d'araignée, courent sur la surface lisse et que les éclats vibrent, se défont et dégringolent sans un bruit dans l'obscurité pour ne plus laisser que le cadre vide grâce auquel tu pourras passer de l'autre côté sans prêter attention aux quelques fragments qui y collent encore, ni te préoccuper de leur tranchant. Là, tu pourras commencer.

ARRIVÉE

La route goudronnée file droit vers l'horizon et partage la surface plane du veld en deux parties identiques ; les rares collines qui parsèment le paysage en perturbent à peine l'immense houle grise. Il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre de voir surgir l'une après l'autre et défiler en un éclair après de longs intervalles les bornes kilométriques lisibles de loin, Fouriesfontein 60, Fouriesfontein 50, Fouriesfontein 40. D'autres panneaux, au fur et à mesure que l'on s'en approche, annoncent d'autres villes, elles apparaissent comme promis à l'horizon avec leur clocher, leurs arbres et leurs toits, et se matérialisent soudain sous la forme d'une station-service, d'un café-épicerie, d'affiches de journaux et d'un transistor qui braille. On s'y arrête, on fait le plein d'essence, on achète des boissons fraîches ou quelque chose à manger et on pose des questions, certes précises mais témoignant d'un enthousiasme qui s'étiole, sur le centre administratif, le bureau du pasteur ou la maison de retraite, voire, si l'on est en manque d'informations, si l'on a du mal à s'orienter dans la chaleur et la poussière ou si l'on est en proie à la mélancolie, sur les lieux marquants dont on a entendu parler. Tôt ou tard, la plupart du temps, la quête est récompensée par la découverte

d'un petit monument, d'une pierre tombale, d'une plaque commémorative ou peut-être, si l'on a de la chance, d'un vieil homme à la voix sifflante qui se protège de la lumière du jour dans une chambre noyée dans la pénombre. On prend les photos d'usage, on procède à quelques enregistrements, on note deux ou trois détails et on retourne avec soulagement s'abriter dans la voiture climatisée aux vitres teintées. Ces huit ou quinze derniers jours, la voiture est devenue un refuge, son espace confiné un lieu sûr et familier dans le monde étrange et distant, voire méfiant, de la campagne, ils ont appris à se sentir chez eux au milieu des papiers, des journaux, des canettes de boissons fraîches, des pièces d'appareil photo et des boîtes de pellicules vides qu'ils transportent avec eux, hors d'atteinte derrière leurs vitres teintées, indifférents aux rues des villages et des villes, au paysage gris qui défile tandis qu'ils avalent les kilomètres et que disparaissent derrière eux les panneaux plantés à intervalles réguliers. Fouriesfontein 40. Fouriesfontein 30.

Il feuillette le dossier qui contient les renseignements sur Fouriesfontein. Il lit à haute voix : « Bataille à l'issue indécise (escarmouche?), fév. 1901, 22 km au sud-est de la ville. » « Bataille du col du Vaalberg (?). Plusieurs incursions de commandos boers dans le district jusqu'à la fin de la guerre. Tombe G. F. cimetière municipal; monument commémoratif. »

Rien, dans le comportement d'Eddie, ne laisse supposer qu'il a entendu quoi que ce soit, son regard est rivé sur la route. Il a été engagé pour prendre des photos et fait en outre office de chauffeur, obligations qu'il remplit certes avec professionnalisme, mais sans enthousiasme ni émotion particulière : si la photographie est sa vie, il ne connaît en revanche presque rien à la guerre anglo-boer et ne cherche manifestement pas à en savoir davantage; pour ce citadin, la campagne est un terrain inconnu qui ne présente aucun attrait particulier. Ce qui l'intéresse, en dehors de son travail, c'est l'hôtel où ils feront étape pour la nuit, le bar,

les résultats du dernier match de cricket, boire une bière ou deux et passer la soirée devant la télévision. Il y a, quelque part, une femme et des enfants en bas âge avec lesquels il s'entretient longuement chaque soir au téléphone, quelque part en arrière-plan une maison dans une banlieue résidentielle, une piscine et une tondeuse électrique, c'est là tout ce qu'il a réussi à savoir sur Eddie depuis bientôt deux semaines qu'ils partagent patiemment en silence l'espace confiné de la voiture et qu'ils errent le long des rues de petites villes poussiéreuses.

Fouriesfontein, songe-t-il en lui-même en compulsant ses notes et ses photocopies; et ensuite? Il n'est plus très sûr. Cet après-midi, il voudrait visiter Fouriesfontein, voir la tombe, la plaque commémorative et le lieu de l'escarmouche, si le détour en vaut la peine; ensuite, avec un peu de chance, ils pourront partir suffisamment tôt pour passer la nuit dans la ville suivante. Chaque visite dure plus longtemps qu'il ne l'avait prévu lorsqu'il a établi leur itinéraire : les stèles sont enfouies au milieu d'arbres et de fourrés où la lumière du jour ne pénètre pas, elles ont été remplacées par des bâtiments, se sont fissurées, ont éclaté, les statues sont tombées de leur socle, sont introuvables ou ont disparu, les inscriptions sont illisibles, les gens ne sont pas d'accord sur l'emplacement de tel champ de bataille, de telle ferme, se disputent sur le chemin à prendre pour y arriver, à propos d'une adresse ou d'un numéro de téléphone, cherchent des clefs dont personne ne sait où elles sont ou téléphonent à des connaissances qu'ils n'arrivent pas à joindre; des vieillards errent au milieu de tombes battues par les intempéries sur leurs jambes mal assurées, trébuchent sur des pierres, se prennent les pieds dans les mauvaises herbes et dans des couronnes de métal rouillées, s'embrouillent dans leurs souvenirs et se contredisent en pointant du doigt avec enthousiasme, mais sans grande efficacité, des collines ou un cours d'eau. Ils ne s'intéressent plus à rien, ils ont oublié, sacrifié le passé, et le fait de les

forcer à se souvenir de quelque chose qui a pu jadis avoir une certaine importance, mais qui leur a échappé, leur fait sentir qu'ils ont, d'une certaine manière, failli à leur devoir, si bien qu'ils deviennent de plus en plus agressifs et réagissent par l'esquive. Ils demandent si c'est pour la télévision et perdent visiblement tout intérêt pour l'entreprise dès qu'ils se rendent compte qu'il ne s'agit que d'un livre. Bien souvent, le mieux qu'ils puissent montrer aux visiteurs est un petit monument en l'honneur du Grand Trek, une colonne ou une roue de chariot reléguée dans un coin d'une place poussiéreuse, un terrain paroissial avec des traces de roues dans le béton. C'est tout ce qui reste du passé.

Fouriesfontein 20 ; il refait rapidement ses calculs. Le champ de bataille présumé se trouve en dehors de la ville et les renseignements dont il dispose semblent si incomplets et si peu fiables qu'il serait sans doute plus sage d'en rester là ; qui plus est, le terrain sera sans doute difficile à identifier et la bataille, ou l'escarmouche, ne revêt pas en soi un grand intérêt. La tombe et le monument commémoratif ont été localisés et devraient être relativement faciles à trouver, et il possède déjà un tirage de bonne qualité de la photo du jeune rebelle qui a trouvé la mort ici. L'étape de Fouriesfontein devrait dès lors pouvoir être expédiée relativement rapidement. Une heure, peut-être ? « Fouriesfontein n'a pas l'air de présenter un bien grand intérêt, fait-il observer. J'ai lu quelque part qu'il ne s'y est jamais rien passé, mis à part la guerre. » Eddie, plongé dans des pensées insondables, ne réagit pas. Fouriesfontein 10. Se souvenant qu'après Fouriesfontein, il y a Donkerpoort, il tourne les pages afin de voir ce que Donkerpoort a à leur offrir. Des tombes de soldats anglais qui faisaient partie de la garnison, un pan de mur que, dit-on, ils auraient construit, la maison de ville du commandant Christiaan Louw (aujourd'hui transformée en musée) : portraits de famille, chapeau haut de forme, voitures d'enfant et moules à bougies. Rien qu'ils n'aient déjà vu dix fois, vingt fois même, au cours des

semaines écoulées. Combien de ces objets Eddie n'a-t-il pas déjà fixés sur la pellicule avec dévouement et professionnalisme, malgré un manque total d'intérêt? Combien de centaines de photos attendent d'être développées, dont certaines, déjà, sont difficiles à identifier : monuments commémoratifs, tombes, musées locaux, vieillards descendant de commandants boers ou de chefs rebelles, tas de pierres indiquant la présence d'anciens retranchements, boîtes de conserve ou barbelés rouillés, cartouches que l'on peut encore ramasser dans les buissons et le gravier, vent qui balaie le veld et les collines où ont eu lieu les combats d'autrefois, un étendard en lambeaux, un ruban décoloré. Comment transformer en livre ces maigres vestiges?

Il lève les yeux de ses notes et voit la borne kilométrique défilér à toute allure, Donkerpoort 50, il voit la route toute droite, l'immensité du veld et, au loin, une rangée d'arbres, le léger vallonnement au pied d'une colline rocheuse qui se détache à l'horizon, il voit le petit groupe de cavaliers qui avance en rangs serrés à travers le paysage blafard, enveloppé dans le nuage de poussière qui jaillit de sous les pieds des chevaux.

Il comprend tout à coup que quelque chose ne tourne pas rond et se force à revenir à la réalité.

– Qu'est-ce qui était écrit sur ce panneau? demande-t-il.

– Je n'ai pas fait attention, répond Eddie d'un air indifférent.

– Donkerpoort – mais pour Eddie, depuis longtemps, toutes ces petites villes ne sont que des endroits où l'on s'arrête, où l'on prend quelques photos, où l'on passe parfois la nuit, et dont les noms sont parfaitement interchangeable. Mais Donkerpoort est la ville suivante, c'est après Fouriesfontein, or c'est à Fouriesfontein que nous allons. D'abord Fouriesfontein, ensuite Donkerpoort. – Avant même d'avoir achevé sa phrase, il se rend compte à quel point ce qu'il est en train de dire est idiot et cherche la carte pour vérifier.

– Tu as peut-être mal regardé, avance Eddie au bout d'un moment, sans pour autant ralentir. On verra bien au prochain panneau.

Il sort la carte de sa serviette. Elle est formelle : de Kromburg à Fouriesfontein, 63 kilomètres, et de Fouriesfontein à Donkerpoort, 54, qui se suivent en ligne droite le long d'un ruban rouge d'où, rarement, bifurque un chemin privé conduisant à une ferme, or cela fait déjà plus d'une demi-heure qu'ils ont dépassé Kromburg. Il sent monter en lui une légère impatience devant la perspective d'un retard qui risquerait de bouleverser un peu plus ses plans pour l'après-midi ; assis à côté d'Eddie, avec ses notes et sa carte entassées maladroitement sur ses genoux, il a du mal à suivre le cours de ses pensées. Lui reviennent en mémoire les photos sans grand intérêt, les maigres vestiges qu'il va falloir compléter avec les photos prises par Eddie pour faire couleur locale, ici une vieille véranda en bois ou en fer forgé, là un volet de bois, un four, un canal d'irrigation, un jeu d'ombre et de lumière sur la surface d'un mur inégal. Il se dit qu'en forçant un peu sur les couleurs, en raccourcissant les perspectives et en pratiquant des coupes judicieuses, il devrait arriver à suggérer, dans le livre, la dimension dramatique qui manque à la réalité, grâce à la couleur locale et à l'utilisation judicieuse de vieilles photos floues imprimées en sépia : toutes choses qui relèvent plutôt des compétences d'Eddie que de ses talents d'écrivain à lui, en fin de compte ce sera davantage le livre d'Eddie que le sien et ce seront les photos d'Eddie qui retiendront l'attention du lecteur éventuel, réduisant ses fastidieuses recherches à quelques légendes destinées à accompagner les images. C'est ici, songe-t-il, sur ce terrain plat, que les membres du commando sont passés ; que pouvaient-ils bien voir dans la grisaille avec la poussière qui s'élevait sous les pas des chevaux, et à quel résultat peut-on bien arriver avec un appareil photo qui, quelles que soient les prouesses techniques dont Eddie est capable, n'a ni

mémoire, ni imagination, ni sentiment? Une division arbitraire du paysage en deux plans morts, ciel bleu, terre grise, en deux moitiés arbitraires de chaque côté de la route : c'est tout ce que l'on peut espérer restituer. La chaleur, la poussière, l'éclat du bois ou du métal dans la main, les gouttes de sueur dans les yeux et la poussière dans la gorge, le sifflement des balles, les balles qui ricochent sur les pierres et la mort soudaine, cela, aucun film, aucune photo ne peut le rendre. Les yeux injectés de sang, le sang qui gargouille dans la gorge. Cela, personne ne le saura jamais.

Il détourne les yeux de ce paysage qui ne lui est d'aucun secours et se penche en avant, les yeux rivés sur la route toute droite, attendant d'apercevoir au loin la prochaine borne kilométrique, mais le vide est intact. L'impatience le gagne : et si une pancarte, si un panneau était tombé? Soudain, il distingue au loin la petite aiguille, seule ligne verticale dans cet espace, et sent Eddie ralentir. Il se penche en avant pour tenter de déchiffrer l'inscription : « Donkerpoort 40. »

– On est allés trop loin. On a dû rater un virage.

– Je n'ai vu aucun embranchement, répond Eddie d'une voix calme, mais avec conviction.

– On a sûrement oublié de tourner quelque part à Fouriesfontein. Regarde, on est là. Il lui tend la carte, mais Eddie, très sûr de lui, ne daigne même pas y jeter un coup d'œil.

– Veux-tu que nous retournions là-bas? demande-t-il.

Lentement, inexorablement, ils avancent en direction de Donkerpoort et s'éloignent de l'endroit où est censé être Fouriesfontein.

Perplexe devant un tel manque de collaboration, il hésite un instant. Une tombe, un cimetière, un monument : une tombe de plus, un cimetière de plus, un monument de plus. Un village de plus. Celui-ci ou un autre, quelle importance, par rapport à ces centaines de photos déjà prises ou manquantes? L'endroit où un jeune rebelle est tombé,

où il est enterré. « Non, dit-il enfin, fais plutôt demi-tour. » Lentement, machinalement, Eddie fait faire demi-tour à la voiture sur la route étroite, dépasse la borne kilométrique qui indiquait Donkerpoort et rebrousse chemin en direction de Kromburg. « C'est que je ne voudrais pas manquer la tombe de Fourie, dit-il d'un ton conciliant. Elle est importante, c'était un véritable héros, à l'époque ; il faudrait au moins qu'on en retrouve la trace et qu'on la photographie, même si on ne trouve rien d'autre qui en vaille la peine. J'ai un portrait de lui qui a été réalisé peu de temps avant sa mort et que je voudrais utiliser, la photo est assez bonne... » Si Eddie l'écoute, il n'en laisse rien paraître. Il comprend qu'il perd son temps, Eddie ne demande aucune explication, aucune motivation, il veut juste qu'on lui indique la prochaine destination et les objets qu'il doit photographier. Pour lui, cette mission est purement professionnelle, et il a déjà fait savoir qu'il espère pouvoir passer une semaine avec sa famille avant d'attaquer la suivante. Lorsque ce voyage sera terminé, leur brève collaboration prendra fin elle aussi et ils ne se reverront sans doute jamais plus, rien ne subsistera de leur expédition si ce n'est deux noms sur la page de titre d'un livre.

Ses notes et sa carte toujours sur les genoux, il guette par la fenêtre un virage, une barrière, une rangée d'arbres au loin dans une plaine, le clocher d'une église à demi dissimulé derrière une crête que le passant ne remarque pas d'emblée. Il songe qu'il est dommage qu'il n'ait pu entreprendre ce voyage avec quelqu'un qui éprouve un certain intérêt pour le sujet, qui ait un minimum de connaissances historiques, d'intuition, ou à tout prendre assez de bonne volonté pour s'y plonger le temps du projet ; pourtant, ils viennent de vivre près de deux semaines dans ce mutisme partagé, cette incompréhension mutuelle, ils survivront sans nul doute aux deux ou trois derniers jours qui restent. Ça suffit, songe-t-il en levant les yeux de la carte ; il se rend soudain compte, à son grand étonnement, que

Fouriesfontein ne l'intéresse plus vraiment. Quelque part le long de ce dernier tronçon de route entre Kromburg et Donkerpoort, il a atteint le point de saturation, il a trop chaud, il est couvert de poussière, tout l'agace, il en a assez de cette voiture en désordre, de ce ruban d'asphalte rectiligne, de ces bourgades assoupies, de ces hôtels, de ces maisons avec leurs solariums, leurs systèmes d'alarme et leurs antennes paraboliques, de ces téléviseurs qui clignotent dans un coin du salon ou de l'hôtel. Le paquet de feuilles volantes, de coupures de journaux et de photos sur ses genoux glisse et tombe à ses pieds; il ne se penche pas tout de suite pour le ramasser. Il est fatigué de tourner en rond, de cette instabilité, du manque de confort de ces hôtels et de cette nourriture immangeable, fatigué de cette série d'entretiens sans queue ni tête, de ces musées et de ces monuments, il a hâte d'en finir et de retourner en ville, de retrouver le confort et la familiarité de son ordinateur et de son bureau. Pour lui aussi, en fin de compte, ce livre est une commande, tout comme pour Eddie, même si dans son cas l'engagement est plus marqué, pour lui aussi ce ne sera guère plus, en définitive, qu'un ouvrage commémoratif avec son nom sur la couverture, une publication sur papier glacé qu'il ne prendra même pas la peine de feuilleter. La seule différence entre eux est qu'Eddie a déjà la commande suivante, tandis que lui, après celle-ci, devra en chercher une autre, se trouver autre chose, tout seul.

– On arrive au panneau suivant, annonce-t-il, à moitié perdu dans ses pensées, tout en se penchant pour ramasser les papiers éparpillés à ses pieds.

– Ce qu'on cherche, dit Eddie avec une certaine brusquerie, ce ne sont pas des panneaux, mais une route où tourner pour aller dans ton village, une route qu'on aurait dû trouver il y a longtemps déjà. Nous voilà revenus exactement à notre point de départ.

Sans se laisser impressionner, il se penche de nouveau en avant pour lire le panneau qui surgit tout à coup sur le

bas-côté. «Kromburg 60». Sans un mot, Eddie coupe le moteur et tous deux restent un moment sans rien dire.

– Nous sommes revenus au point de départ, répète Eddie. C'est ici que j'ai acheté le hamburger. – C'est vrai ; il se souvient encore assez bien de la chaleur, de la femme qui houspillait une employée invisible dans la cuisine, du transistor, des canettes vides sur une table. Le petit musée sombre, la clef qu'il avait fallu aller chercher au bureau du pasteur, la roue de chariot en béton – c'était bien Kromburg.

– On est encore allés trop loin, dit-il.

Lentement, patiemment, Eddie se penche vers lui, saisit la carte et suit du doigt la ligne rouge de la route. «Kromburg-Fouriesfontein, 63 kilomètres, on est d'accord? demande-t-il calmement. Fouriesfontein-Donkerpoort, 54 kilomètres; soit en tout 117 kilomètres. Selon ce panneau, Kromburg est à 60 kilomètres d'ici, et le précédent indiquait 50 kilomètres jusqu'à Donkerpoort. Ce qui nous laisse sept kilomètres entre les deux panneaux pour nos allers et retours, et sur ces sept kilomètres je n'ai pas vu le moindre carrefour, que ce soit de ton côté de la route ou du mien.

– Je voudrais au moins essayer de trouver la tombe de Giel Fourie, dit-il sans avoir pleinement conscience des mots qu'il prononce; j'ai une photo de lui plutôt réussie que je voudrais utiliser, mais il faudrait ajouter autre chose, une photo de la tombe... – Sa voix est presque inaudible et il se rend compte qu'Eddie ne l'a même pas écouté. Ce n'est ni le lieu, ni le moment d'ergoter, par cette chaleur, en plein soleil, au milieu du veld; le soleil darde ses rayons brûlants à travers les vitres sur lesquelles se reflètent les crêtes, les rochers, les saillies rocheuses et le gravier. Lentement, sans un mot, Eddie braque le volant et se prépare à refaire le trajet en sens inverse, en direction de Donkerpoort. Il voudrait dire : continue, mais il se tait. Une fois à Donkerpoort, on trouvera quelque chose de frais à boire, un hôtel avec l'air conditionné dans le salon ou au moins un ventilateur électrique, une douche, une baignoire; il est fatigué

et préférerait de loin, en cette fin d'après-midi, s'allonger une demi-heure plutôt que d'errer sur ce tronçon de route désert entre deux bornes kilométriques, sans protection aucune contre la rigueur du climat et contre la poussière. La climatisation serait-elle en panne ?

Au loin, au milieu du veld qui ondule, tremblotant légèrement comme dans un mirage, tourbillonnant telle une tornade, le petit groupe de cavaliers passe devant lui, personne, sauf lui, assis dans sa voiture à regarder par la fenêtre, n'a conscience de leur présence ; il les distingue aussi nettement que si la vitre n'était pas teintée. Inutile d'essayer d'attirer sur eux l'attention d'Eddie, lui ne verrait rien, rien que la lentille de l'objectif, que la pellicule la plus sensible puisse fixer. D'un air las, il comprend qu'il est pris au piège dans la torpeur de cet après-midi, dans cette voiture en désordre, qu'il est piégé par une commande qu'il lui est impossible d'honorer, qu'il est condamné, qu'il ne s'en sortira jamais, et que quel que soit l'endroit où ils arriveront, Fouriesfontein, Donkerpoort ou ailleurs, ni cette entreprise, ni le projet encore inconnu qui lui succédera n'ont d'importance, qu'en fin de compte tout est devenu interchangeable. La route file à l'infini devant lui et scinde le paysage en deux. C'est sa vie.

Eddie conduit très lentement, comme s'il faisait de la résistance passive, les mains pratiquement immobiles sur le volant, les yeux rivés sur le compteur kilométrique. Ils se traînent de plus en plus lentement le long du bas-côté, tout au bord de l'asphalte, le gravier crisse sous les pneus et l'herbe sèche frotte contre les portières. Eddie s'arrête et coupe le moteur.

– Nous sommes très exactement à mi-chemin entre les deux panneaux, annonce-t-il. Si nous roulons encore pendant trois kilomètres et demi, nous arriverons de nouveau au panneau qui indique Donkerpoort à 50 kilomètres. C'est là que tu as voulu faire demi-tour la première fois, tu te souviens ? – Il parle d'une voix posée, les yeux

fixés sur la route, mais ce calme même a quelque chose d'irritant.

– Ce doit être quelque part par ici.

– Où ça? demande Eddie.

Il jette un regard furtif sur la route, sur les barbelés de chaque côté, sur les poteaux électriques, sur l'horizon vide, et cherche de nouveau l'endroit sur la carte. – Il y a un problème avec la carte, ajoute-t-il d'un air distrait.

– Dans ce cas, répond Eddie, il me semble qu'il y a un problème encore plus grand avec les panneaux. Si tu veux qu'on puisse prendre des photos, il vaudrait mieux qu'on parte d'ici et qu'on commence à en faire en route, à mon avis Fouriesfontein doit être tout près.

Il comprend que s'il répond, s'il continue sur cette lancée, s'il tente de dire quoi que ce soit, ils se mettront en colère et apparaîtra alors entre eux une fracture qui risquerait de compromettre irrémédiablement les derniers jours de leur expédition. Eddie est le photographe rêvé pour ce genre de tâche et c'est un bien trop précieux pour le sacrifier sur l'autel de la susceptibilité et de la fatigue dans cette véritable fournaise qu'est le veld désert. Il avait pourtant bien demandé une voiture équipée de la climatisation, avec des vitres teintées? Elle n'offre plus aucune protection.

Ils restent un moment sans parler, puis il défait sa ceinture de sécurité, ouvre la portière, descend, hésite un instant en sortant du véhicule, aveuglé par la chaleur brûlante et la lumière du soleil, claque la portière derrière lui. Il n'y a ni arbre, ni buisson en vue, aucun refuge contre la fournaise sauf l'étroite bande d'ombre le long de la voiture. Il n'aperçoit aucun signe de vie aux alentours, pas la moindre grange, la moindre cabane, le moindre enclos, le moindre mur, le moindre lac ni la moindre éolienne, pas la moindre route de campagne ni la moindre ferme à l'horizon, encore moins un embranchement qui indiquerait la présence d'un village insoupçonné dans la grisaille désolée du paysage.

Et maintenant ? se demande-t-il ; solidement campé sur ses jambes près du véhicule, il n'éprouve pas le moindre sentiment d'urgence. Le plus raisonnable serait sans aucun doute de remonter en voiture, de poursuivre jusqu'à Donkerpoort, jusqu'au monument, au musée ou à l'hôtel suivant et de laisser en suspens le mystère de Fouriesfontein et de sa disparition inexpiquée ; le plus raisonnable, certes, mais s'il avait dû s'en tenir à ce qui était raisonnable, aurait-il entrepris cette folle équipée, aurait-il accepté cette commande ? Sans réfléchir, comme s'il fermait les yeux et se préparait à sauter, il s'élançe tel un nageur dans la chaleur des vagues qui ondulent doucement et commence à longer lentement la bande de gravier entre le goudron et l'herbe sèche et craquante du bas-côté, comme s'il s'attendait à y trouver quelque chose. Il se dit qu'il n'est pas question de faire demi-tour, qu'il ne rebrousse pas chemin tant qu'il n'aura pas trouvé, il continue d'avancer avec obstination, le soleil de midi lui brûle le visage et la terre, sous ses semelles, est incandescente. Lorsque enfin il tourne la tête, il est étonné de voir le chemin qu'il a parcouru et la distance à laquelle se trouve la voiture. Eddie est toujours assis au volant, immobile, mais la ligne raide du cou et des épaules s'est relâchée : il a dû s'assoupir. Il se rend compte que rien ne presse, il ressent un immense soulagement, il n'aura plus cet après-midi-là à prendre de décisions, à poser de nouvelles questions, à poursuivre sa route, ni à entreprendre de nouvelles expéditions.

Il scrute la longue route rectiligne au bout de laquelle le mirage danse devant ses yeux. Où donc ont disparu les cavaliers, furtifs comme des ombres, un nuage de poussière, un groupe de nomades ? Il ne les voit plus. Sans réfléchir il se remet en marche, hésitant au bord de la route. Il sait qu'il y a quelque part le premier panneau, celui qui indique la direction de Donkerpoort, que quelque part derrière lui un autre annonce la distance à parcourir pour arriver à Kromburg, que c'est là, dans ce vide entre les deux, flottant

comme le mirage dans la chaleur, que se trouve l'endroit où il doit aller. Il doit bien y avoir ici quelque chose, quelque chose de visible, à condition de savoir où chercher, de savoir regarder, de savoir écouter.

Il avance avec peine dans la chaleur torride, comme un nageur épuisé par la vague, et s'aperçoit que le silence de l'après-midi lui devient peu à peu audible, comme des cigales qui chanteraient dans le lointain. Il songe, l'air absent, qu'il devrait faire demi-tour et rebrousser chemin, pourtant il continue à marcher d'un pas décidé, entraîné par la houle, maintenu à flot et porté par cette houle puissante à laquelle il s'est livré sans bien se rendre compte de ce qui lui arrivait, jusqu'à ce que, tel un nageur prenant soudain conscience de la terre ferme sous ses pieds, il traverse péniblement les vagues de chaleur, tout ruisselant sur le sable qui crisse, et tombe à genoux, aveuglé par la blancheur du sable sur la rive.

Le chant des cigales résonne à ses oreilles et la terre lui brûle les mains. Il est tombé, il se sent aussi mou que s'il venait de revenir à lui après avoir perdu connaissance et ne comprend pas bien ce qui lui est arrivé; il n'a pas la force nécessaire pour fournir l'effort qui lui permettrait de se relever, aussi reste-t-il agenouillé là, à regarder devant lui la route d'une blancheur aveuglante sous le soleil et la ligne sombre des arbres qui se reflète sur l'asphalte. Il faut qu'il se relève, Eddie va s'inquiéter. Il se redresse très lentement, il a du mal, un peu comme un homme qui vient d'échapper à la noyade, le poids de ses vêtements trempés le gêne, il titube dans la poussière et se dirige vers la voiture mais la voiture n'est plus là; il se retourne et aperçoit devant lui la ligne sombre des arbres qui indique la petite ville avec sa petite église blanche et son clocher.

Il se heurte à une résistance invisible, ne réussit à esquisser le moindre mouvement qu'au prix d'un effort considérable, et ses pensées, elles aussi, fonctionnent au ralenti. Il se souvient qu'Eddie s'est endormi dans la

voiture, le souvenir doit parcourir une distance infinie, comme s'il se rapportait à quelque chose qui a eu lieu il y a si longtemps qu'il n'a plus aucun rapport avec la réalité, il s'estompe, s'émiette et tombe en poussière au fur et à mesure qu'il lui revient. Il songe qu'il lui faut prévenir Eddie, il se rassure en se disant qu'Eddie s'est endormi, qu'il a vu le souvenir s'envoler de sa main telle une poignée de poussière et se perdre dans la clarté de l'après-midi. Il se remet péniblement en route et parcourt à pied le dernier tronçon d'asphalte poussiéreux qui le sépare de la petite ville, il arrive enfin, l'obscurité des arbres et l'ombre sont devenus un but en soi qui ne laisse de place à aucune autre considération. C'est donc là, se dit-il. Comment ont-ils fait pour la manquer ? Il leur aurait suffi de regarder devant eux pour la trouver.

Une sombre rangée d'arbres de l'autre côté de la route : devant lui s'étendent des eucalyptus aux troncs argentés, des arbres fruitiers, des toits, à main droite le clocher de l'église se profile sur une colline basse, à quelque distance de là, de l'autre côté des maisons, le mur d'enceinte blanchi à la chaux et les cyprés indiquent la présence d'un cimetière et, un peu plus haut, sur le versant en pente douce, des saules pleureurs et la rive d'un lac. Il n'y a toutefois aucun signe de vie, aucun mouvement et aucun son à l'exception du chant entêtant des cigales qui pourrait tout aussi bien être un simple bourdonnement dans ses oreilles. Est-ce un rêve ? Un mirage, une hallucination ? Comment est-il possible de passer par ici en voiture sans remarquer les arbres, les toits et le clocher ? Il est tombé, il a perdu connaissance, il s'est endormi, quelque chose s'est produit qu'il ne peut plus expliquer, dont il ne peut même plus se rappeler. Pourtant, sur le dos de sa main, des grains de poussière, s'envolent une dernière fois en tournoyant et scintillent au soleil. Il contemple la petite ville avec son clocher, son cimetière et son lac, il atteint les eucalyptus et s'abrite sous leur ombre ; il est arrivé.

Lentement, il entreprend d'observer, de scruter, lentement, il met de l'ordre dans ses pensées tout en longeant la rangée d'eucalyptus qui mène vers la ville ; devant lui, sur la route blanche, il remarque des traces de chevaux, des traces de roues, des traces dans la poussière. Des cavaliers sont passés par ici, tout un groupe de cavaliers, mais la ville, une fois passée la rangée d'eucalyptus, semble si totalement déserte que l'on a peine à croire qu'ils s'y rendaient, l'on aurait plutôt tendance à penser qu'ils venaient de l'évacuer. Ces traces dans la poussière sur lesquelles tombent les rais de lumière et l'ombre des eucalyptus sont le seul signe de vie qu'il lui soit donné d'observer, il en éprouve de l'émotion. Il se dit qu'il faut absolument photographier ces traces de chevaux et de roues dans la poussière, puis il pense à autre chose, car il vient d'arriver au bout de la rangée d'arbres et aperçoit soudain, dans la large bande de soleil qui s'étend devant lui, des taches de sang brunes dans la poussière.

Il s'arrête pour les regarder. Se dit que ce n'est peut-être pas du sang, qu'il n'y a aucune raison de supposer que ces taches sombres sur la poussière blanche de la route soient des taches de sang. Y aurait-il autre chose qui fasse penser à de la violence ? Les maisons basses dissimulées derrière des jardins et les plantes grimpantes des vérandas offrent un spectacle paisible ; il reconnaît les vergers, les haies de cognassiers et le fossé d'irrigation qu'il a vus sur des photos, et si quelque chose l'étonne, c'est uniquement que l'image surannée de la ville soit à ce point préservée. Il débouche sur une place déserte bordée de magasins, voit un marché couvert, une cloche ; l'église blanche domine les toits de tôle ondulée et les arbres et le seul mouvement, dans ce vaste panorama, est le léger flottement du drapeau sur la petite tour d'angle d'un immeuble qu'il devine être un bâtiment officiel. Le musée, peut-être ? Il traverse la place en direction du bâtiment, mais la porte est close et il n'y a ni pancarte, ni affiche. Il tente péniblement de rassembler des souvenirs d'autrefois : Fouriesfontein, une tombe, un monument

commémoratif devant le temple, mais rien, et le musée, lui, n'est mentionné nulle part. C'est pourtant là, c'est pourtant bien Fouriesfontein? Il s'immobilise devant le temple au milieu de la place, il regarde autour de lui, mais la petite ville ne trahit rien. Où sont donc les habitants? Il n'est pas possible qu'ils restent cloîtrés toute la journée à cause de la chaleur et que toutes les activités soient au point mort, que l'on n'entende pas un aboiement, pas un chant de coq, pas un véhicule, pas une radio, pas le moindre cri d'enfant dans un jardin. Les vérandas des maisons, les magasins, les jardins, tout est désert.

Il remonte la rue qu'il a empruntée pour entrer en ville, traverse la place, passe devant d'autres maisons, d'autres jardins, d'autres vergers et d'autres murs de pierre, tourne l'angle d'une rue plantée de poivriers dont les feuilles délicates frissonnent dans le léger souffle de vent, regarde l'eau qui, dans la rigole, coule sans faire de bruit, si doucement que c'est à peine s'il entend le clapotis dans le miroitement du soleil. Il se dit qu'il y a pourtant bien quelqu'un qui a ouvert les écluses pour laisser couler l'eau, qu'il doit bien y avoir quelqu'un dans les vergers et les jardins de cette ville abandonnée, il lève les yeux et voit les branches des poivriers qui oscillent, les baies qui vibrent, le léger mouvement trompeur, le jeu à la surface de l'eau, il remarque au loin dans la rue un homme qui se hâte dans sa direction en agitant les bras.

Il s'est tellement habitué, depuis qu'il s'est lancé dans cette exploration, à cette image de ville fantôme, que cette apparition soudaine lui fait tout d'abord l'effet d'une agression et qu'il ne sait comment réagir; puis il se ressaisit et se dirige d'un pas alerte à la rencontre de l'homme. Se pourrait-il que quelqu'un l'attende, que quelqu'un vienne le chercher, ou bien l'homme vient-il simplement l'informer, l'avertir de quelque événement imprévu? Il s'interroge, étonné de la rapidité avec laquelle l'inconnu s'avance vers lui; malgré sa surprise, il remarque que l'homme ne

marche pas droit, qu'il boite, que les mouvements désordonnés de ses bras ne sont rien d'autre qu'une tentative pour conserver son équilibre. Il se rend compte également, à mesure qu'ils approchent l'un de l'autre, que l'homme ne l'a pas vu, bien qu'ils soient tous les deux seuls au carrefour de deux rues désertes, mais qu'il regarde droit devant lui, le regard, les pensées manifestement ailleurs. Soudain, juste avant qu'ils ne se croisent, il décrit un large virage et disparaît en un éclair dans une rue voisine. L'homme qui l'a presque frôlé avant de bifurquer brusquement est jeune, il est vêtu d'un costume sombre strict, presque démodé ; il a eu le temps d'apercevoir les revers de son pantalon et ses lourdes bottes cirées couvertes de poussière. Il pousse une barrière, franchit une maigre haie de cyprès, remonte en boitillant l'allée qui traverse le jardin, contourne les massifs de tournesols et disparaît dans la pénombre sous la véranda. La barrière grince sur ses gonds, une porte claque, bruits incongrus dans le silence ambiant, puis tout redevient calme.

Il aurait pu suivre l'homme et frapper à la porte, mais il s'arrête devant la barrière. Il se dit qu'il n'est pas mandaté pour frapper aux portes, ni pour les pousser, ni pour poser des questions, bien qu'il soit incapable d'expliquer d'où lui vient cette certitude ; simplement, il ne peut pas encore se permettre de prendre toutes les libertés dans cette communauté silencieuse et fermée où il vient d'arriver. L'endroit possède ses règles, ses conventions, qu'il découvrira sans doute au fur et à mesure, il suffit d'attendre et de patienter, comme il le fait devant cette barrière ; le sentier qui serpente entre les massifs bien taillés et les fleurs qui s'étiolent est un abîme infranchissable, la petite maison, basse et sans prétention derrière sa véranda, une forteresse inaccessible enveloppée de silence, de mystère.

D'une certaine manière, le côté inexplicable de l'aventure le rassure ; rasséréiné par cette constatation, il se détourne de la barrière et de la maison dans laquelle le jeune homme

boiteux a disparu. Il songe, tout en marchant, qu'il doit poursuivre sa quête, chercher ailleurs ; il se dit qu'il ne doit peut-être pas chercher quelque chose de précis mais se contenter de regarder, d'attendre, et de faire montre d'une sensibilité à laquelle rien, dans la vie qu'il a menée jusqu'ici, ne l'a préparé, mais qui semble correspondre aux conventions des gens d'ici.

Il se rend compte qu'il se trouve dans une rue située aux limites de la ville, en lisière du veld ; il aperçoit au loin, parmi les vergers et les haies, à bonne distance de la rue, des habitations cossues au milieu de grandes propriétés. Il s'arrête devant une clôture recouverte de rosiers grimpants, contemple les massifs luxuriants, les tonnelles, la fraîcheur de la maison derrière la grande véranda envahie par les plantes ; au fur et à mesure que ses yeux s'habituent à cette ombre plus dense, il distingue une lueur dans la pénombre et découvre peu à peu la silhouette d'un homme en costume clair en train de lire, assis dans un fauteuil en rotin. Il s'immobilise un instant dans l'espoir que l'homme lèvera les yeux et l'apercevra à travers l'écran que forment entre eux les plantes grimpantes, le vaste jardin, la clôture et la rue baignés de lumière, mais il doit finalement se rendre à l'évidence : la probabilité est faible. Il hésite à pousser la barrière, se demande s'il doit s'enhardir, fouler le sentier de gravier qui traverse le jardin et s'arrêter au pied des marches où miroitent les derniers rayons du soleil, juste au-dessous de l'homme plongé dans sa lecture. Il se dit qu'il pourrait tout au moins essayer, qu'il ne risque rien ; mais à peine a-t-il esquissé le geste de tendre la main vers la barrière qu'il constate que la chaise est vide et qu'il n'y a plus personne à l'ombre de la véranda : rapidement, sans un bruit, plus vite même qu'il ne l'en aurait cru capable, l'homme a disparu derrière la porte vitrée. Le seul mouvement perceptible est le léger frémissement d'un rideau blanc derrière une fenêtre ouverte. Ce n'est donc pas là non plus.

Il redescend lentement vers la place du marché, vers le temple, se repère à la flèche blanche du clocher qui domine les toits, les arbres et les jardins, et découvre, au milieu des vérandas désertes et des façades aveugles des magasins, l'hôtel où il aurait peut-être dû se rendre dès son arrivée, une modeste bâtisse d'un étage dissimulée derrière de jeunes cyprès : il se souvient alors qu'en général les musées, les hôtels et la mairie donnent des résultats, fussent-ils modestes, contrairement au commissariat de police et au presbytère qui ne mènent pas à grand-chose ; dans un hôtel, il est toujours possible de se renseigner, ou du moins d'attendre que quelque chose se produise. Le silence y est tout aussi pesant que dans le reste de la ville, mais il note avec soulagement que la porte d'entrée, du moins, est ouverte, et remarque, sur la terrasse plongée dans la pénombre, un petit ruban orange et blanc que quelqu'un a laissé tomber sur le seuil. Ici, au moins, songe-t-il, des gens sont passés il n'y a pas si longtemps ; il laisse ses yeux s'habituer progressivement à l'obscurité : un comptoir de bois sombre et luisant, des gravures encadrées dont le verre étincelant contraste avec le papier peint terne du mur, l'éclat d'une casserole en cuivre, un passage voûté qui conduit à l'intérieur du bâtiment, fermé par de lourdes tentures de peluche qui arrêtent le regard et que surmontent les drapeaux des deux républiques boers. Pourquoi un hôtelier d'une bourgade de campagne de la région du Cap éprouve-t-il le besoin d'exposer ces drapeaux historiques dans son hall d'entrée ? Il voit alors que les couleurs du petit ruban tombé sur le seuil, à ses pieds, sont celles de l'État libre d'Orange. Il le contemple un long moment, comme, un peu plus tôt, les mystérieuses taches de sang dans la poussière de la route, mais ne trouve aucune explication et ne se penche pas pour le ramasser. Ce n'est pas pour lui qu'on l'a laissé là.

Renonçant à pénétrer dans l'hôtel pour se mettre en quête d'une clochette ou d'un employé, il fait demi-tour

et embrasse du regard la place déserte, la grande église blanche dont les contours se détachent contre la colline et le drapeau qui flotte mollement à la façade d'un bâtiment qui fait l'angle. Il se dit que si ce n'est pas le musée, ce doit être le bureau du magistrat; ce drapeau qui claque au vent, pourtant, c'est l'Union Jack, et cette allusion anachronique constitue pour lui une énigme supplémentaire. Il sent, depuis la véranda de l'hôtel, la chaleur du soleil qui darde ses rayons sur la poussière blanche de la place. Il sent sous ses doigts la texture du pilier, examine les fissures dans le bois bon marché, les traces de brosse et les bulles rouge foncé, gratte du bout de l'ongle les endroits où, à l'intérieur des joints, la peinture a fait des grumeaux avant de sécher. Il doit étendre la main de manière ciblée, conscient de l'effort et de la coordination qu'exige ce geste, et lever un pied pour le poser devant l'autre; la trotteuse de sa montre tourne à son rythme habituel. Il n'est pas dans un rêve dans lequel le temps et la réalité sont comme suspendus, où l'on vit les événements à distance, comme autant d'ombres magiques sur une toile ou un écran, mais dans une réalité où le temps, l'espace, la densité, le poids et la texture ont conservé intactes chacune de leurs valeurs et ne se distinguent les uns des autres que par la part qu'il y prend, le rôle qu'il y joue, provisoirement du moins, demeurent limités, et que parce qu'il n'a pas la moindre prise sur le cours des choses.

Quel bilan, quelle conclusion peut-il dès lors tirer de ses expériences? Le drapeau, le ruban, l'homme sous la véranda, le boiteux dans la rue? Il décide de retourner voir cette maison derrière sa haie de rosiers, cette maison avec son jardin planté de tournesols, de réessayer, il se dit que peut-être une nouvelle tentative sera couronnée de succès; qu'il pourra peut-être, auprès de l'un de ces deux hommes, seuls êtres humains qu'il ait rencontrés jusqu'ici dans cette ville abandonnée, glaner quelques renseignements, quelque chose qui lui permette de replacer dans une perspective,

fût-elle provisoire, les événements de ces dernières heures, et de comprendre les règles mystérieuses de cette petite communauté isolée. Même s'il n'obtient aux questions qu'il pose que des réponses vagues, évasives, même si elles sont très éloignées de ce que l'on pourrait raisonnablement considérer comme une réponse, ce sera, en tout état de cause, plus satisfaisant que cette errance sans but dans des rues désertes. Même si les mots en eux-mêmes sont insignifiants, les voix, du moins, briseront le silence.

Marchant désormais d'un pas rapide et sûr, il s'apprête à refaire en sens inverse le trajet qui mène aux deux maisons devant lesquelles il s'est arrêté à son arrivée, mais à peine a-t-il tourné le coin de la rue qu'il s'avise d'un bourdonnement étrange et sourd, un peu comme lorsque le vent se lève à l'horizon, un bruit qui tranche avec le silence presque parfait qui l'avait entouré jusque-là. De l'autre côté des arbres et des toits de la ville, la rumeur enfle de plus en plus fort jusqu'à se transformer en une sorte de pulsation, de grondement irrégulier, comme si quelque chose d'invisible s'approchait peu à peu dont il ne peut déterminer la cause et dont il n'arrive même pas à identifier la provenance. C'est, comprend-il alors, le grondement des pas des chevaux qui résonne sur la route poussiéreuse, c'est le bruit des chevaux dont il a observé les traces à son arrivée dans la ville et qui reviennent d'une destination inconnue. Le problème de la ville déserte est résolu, les rues, momentanément dépeuplées, vont revivre; tournant le dos à la colline, il attend le cortège tandis que la cavalerie invisible approche en galopant. Les rues transversales, toutefois, sont désertes et se perdent dans l'immensité du veld, la place devant lui est intacte; pas le moindre signe de la présence de chevaux ni de cavaliers; même lorsqu'il se poste devant le temple pour surveiller la longue route qui traverse la ville, cette route par laquelle il est lui-même entré dans la ville, il ne remarque rien. Au loin, par-delà les arbres et les toits, le grondement s'estompe et meurt.

Ce n'est pas possible, se dit-il; il n'est pas possible que dans un espace aussi restreint – trois longues rues que traversent quatre autres, perpendiculaires, qui toutes se rejoignent sur la place et débouchent sur les champs alentour –, sur une surface aussi petite, un cortège aussi imposant passe à proximité sans que l'on aperçoive au moins une partie de la troupe depuis un carrefour ou un poste d'observation; il n'est pas possible que la poussière qu'ils soulèvent se redépose sur le sol avant même que l'écho de leur passage ne se soit dissipé. La poussière des rues, pourtant, est immobile, intacte, il est toujours seul devant le temple et la route qui longe la place est toujours déserte, elle aussi. Était-ce le vent, le son d'un orage lointain, une hallucination, un vœu pieux, un leurre? Compte tenu des circonstances, chacune de ces hypothèses est plausible, aucune n'est à exclure. Puis le dernier écho se meurt et l'on n'entend plus rien si ce n'est le drapeau sur son mât qui claque au vent à intervalles irréguliers, non pas l'Union Jack qu'il a aperçu à peine il y a encore dix minutes, mais les bandes orange et blanches du drapeau de l'État libre d'Orange.

Il reste un long moment devant le temple à observer l'image onirique du drapeau qui ondoie lentement. Quelqu'un a ouvert les écluses pour libérer l'eau, quelqu'un a laissé tomber le petit ruban devant la porte de l'hôtel, quelqu'un a hissé ce drapeau sur la tour au cours des dix dernières minutes et, pourtant, il n'a remarqué aucun signe d'une présence humaine. La peinture, le bois sont bien réels, le drapeau ondule au vent et offre une résistance audible, derrière les grilles du mur d'enceinte, la petite église blanche est solidement plantée sur ses fondations en pierre de taille; il peut prendre des décisions et les mettre en œuvre, traverser la place à pied et pousser jusqu'à la maison au jardin planté de tournesols, et pourtant quelque chose, dans cette histoire, fait penser au caractère incontrôlable et imprévisible d'un rêve, comme s'il se trouvait dans

un espace intermédiaire entre la conscience et l'inconscient, entre la réalité et l'apparence. Il lui semble qu'il lui suffirait de faire un pas en arrière pour retrouver la réalité qu'il a connue jusque-là ; de faire un pas en avant pour pénétrer la réalité cachée de cette ville, voir disparaître au loin les cavaliers dans la poussière et un inconnu plier machinalement le drapeau que l'on vient d'amener. Ces considérations ne servent toutefois au mieux qu'à souligner l'ambiguïté de sa situation sans lui offrir le moindre avantage pratique, car il n'est en son pouvoir ni d'avancer, ni de reculer. Tout au plus peut-il, dans cet espace restreint, faire un pas de côté, arpenter les rues désertes et blanches, passer et repasser devant les maisons aux portes et fenêtres closes de la ville abandonnée.

Il comprend que ce serait peine perdue de retourner jusqu'à la maison entourée d'une haie de rosiers ou jusqu'à celle aux massifs de tournesols pour tenter d'y glaner quelque information, et qu'il y a peu de chances qu'il retrouve les hommes qu'il a aperçus plus tôt dans l'après-midi, même s'il prend le sentier qui traverse le jardin et qu'il frappe à l'une des portes : qu'il s'agisse de formuler des questions ou de chercher des réponses, il ne peut compter que sur lui-même. Quelles questions un tant soit peu sensées pourrait-il bien poser, errant comme une âme en peine dans cet espace si soigneusement délimité ?

Il était en route pour Fouriesfontein, cela il s'en souvient, mais rien ne prouve que la ville où il est arrivé de façon aussi inopinée soit bien Fouriesfontein. À quoi pourrait-il bien la reconnaître, avec le peu d'informations dont il dispose ? Un champ de bataille, un monument, une tombe – lequel de ces éléments suffirait-il à donner la réponse ? Aucun, probablement. Le temple, aux abords impeccablement binés et nettoyés, ne recèle de toute évidence aucun monument derrière ses grilles ; bien que ce fait ne signifie naturellement rien en soi, il sait par expérience combien le marbre et le granit sont fragiles et il a eu l'occasion de constater à quel

point la mémoire, que l'on croit éternelle, peut se révéler instable. La tombe est déjà plus prometteuse, car un vieux cimetière laissé à l'abandon est parfois le garant de la longévité de monuments commémoratifs qui, mieux situés, n'auraient pas survécu aux outrages du temps et du progrès, et tant pis si l'építaphe est un peu altérée par les intempéries, si la croix est tordue et si l'ange est tombé de son socle. Il décide de partir à la recherche du mur d'enceinte blanc et des cyprès qu'il a aperçus en début d'après-midi en contrebas de la colline, légèrement en lisière de la ville, entre-temps le soleil a commencé à décliner, les ombres se sont allongées et la chaleur torride de la journée a diminué d'intensité.

Il se remet en route, passe devant l'église et le bureau du magistrat et débouche sur la place. S'il trouve la tombe, se demande-t-il tout en marchant, qu'est-ce que cela prouvera, sinon qu'il est bien à Fouriesfontein, information qui, compte tenu des circonstances, ne lui sera d'aucune utilité particulière? Il chasse toutefois aussitôt cette question de son esprit. S'il obtient une réponse, il disposera au moins d'un fait incontestable dans une situation où tout semble évasif, incertain. Et s'il ne la trouve pas, si la réponse se fait attendre? Ce ne sera sûrement pas bien grave, songe-t-il pour se rassurer, il continuera simplement à errer à l'intérieur de l'espace bien délimité dans lequel il se trouve, explorant un côté, puis un autre, jusqu'à ce que l'expérience lui apprenne à en déterminer les contours.

Très vite la ville s'effiloche, se réduit à quelques petites maisons plus modestes posées sur de grands terrains, à des potagers, des bandes de maïs, et il distingue, légèrement en contrebas de la route, un bâtiment entouré de hauts murs dont il suppose que ce doit être la prison. Quittant l'ombre de la rue, il s'avance sur la route poussiéreuse où le soleil met de nouveau en évidence les traces du passage des chevaux, plus nettement encore que la première fois, et comme il l'a fait en début d'après-midi à l'autre bout de la

ville, à son arrivée, il les regarde attentivement, conscient du fait que les événements dont elles témoignent ont un sens, bien qu'il ne sache pas lequel. Un cri aigu, qui rompt le silence et dont l'écho continue à résonner dans le ciel bien après que le cri lui-même se soit évanoui, le fait sursauter.

Éffrayé par la soudaineté et la violence de ce hurlement auxquelles rien ne l'a préparé, il se fige au milieu de la route et tend l'oreille, mais le son ne se répète pas, n'est suivi d'aucun autre et ne suscite aucune réaction notable. Était-ce le cri d'un animal ou bien celui d'un être humain dont l'intensité de la douleur, de l'angoisse, du désespoir ou de l'indignation a dépouillé la voix de toute humanité, au point qu'il est impossible de la distinguer de celle d'un animal, une expression de terreur pure, un cri perçant, unique, déchirant un silence que rien n'avait troublé jusque-là?

De là où il se trouve, au milieu de la route, devant le haut mur qui entoure la prison, il ne peut imaginer que ce cri puisse venir d'ailleurs que de derrière ce mur, bien qu'il soit aussi difficile d'en déterminer la direction ou l'origine que de savoir d'où venait le martèlement des sabots des chevaux qu'il a entendu juste avant, un son isolé, flottant par-dessus les toits et les arbres, au-dessus de la route, de la prison, des eucalyptus et de l'immensité du veld. Doit-il frapper à la lourde porte? En admettant que quelqu'un apparaisse derrière la petite fenêtre grillagée, que lui dirait-il, de quel droit pourrait-il exiger une explication et demander des comptes à propos de quelque chose qui, à en juger par l'absence de réaction, n'a retenu l'attention de personne à part lui, un étranger? Si ce cri, résonnant à ses oreilles, lui a semblé si rauque, si terrifiant, c'est sans doute qu'il n'a pas encore appris à l'accepter, à le considérer comme normal, car il doit bien y avoir une explication banale, acceptable. Il contemple la porte, les rivets et les larges planches sur lesquelles la peinture brun rouille commence à craquer et à s'écailler, le claveau sur lequel est gravé le monogramme VR 1883 et le haut mur aveugle en pierre de taille. Il décide